

Fred Griot

# VISIONS

*fragments de navigations*

*(extraits)*

*Les Navigations et tous mes livres sont évidemment un seul et même bouquin. Une vaste légende qui courra encore dans les livres futurs comme un antique vapeur cahotant sur le staccato endiablé des rails ou des marées. Une réunion mouvementée de visages et de caractères, imprimés désormais sur cette frise bien vivante, celle-là même qui est l'artère vibrante et palpitante du cœur de mes amis.*

*J'ai toujours voulu aller plus loin, encore plus loin, malgré quelques périodes d'avachissement.*

*Pourquoi ? Je ne sais pas. Peut-être pour aller trouver une paix en moi, un dépassement, mais que je n'ai trouvé jusqu'à aujourd'hui qu'en quelques flashes et visions, qu'en quelques moments de grâce, alors que j'en voulais sans doute des kilos.*

*C'est pour moi une nécessité, une évidence, d'avancer, de voyager, d'écrire. D'aller chercher plus loin. De continuer.*

*Je savais que la route était étroite pour la trouver vaste ensuite.*

UN  
**Vers l'ombre**

*On ne peut que  
dans le noir de l'orage et de la nuit  
aller coulant nulle part*

1 >

EN TOUT CAS ÇA A DÛ COMMENCER COMME ÇA je crois ou à peu près ou plutôt ça m'est venu comme ça...

Oui sans doute je ne sais pas sans doute il me faut remonter jusque là. Là que ça a dû commencer cette tension...

Dès le début balbutié.

Une utilisation intense nécessaire qui aille vers le plus profond. Me sorte, me transpire... pour utiliser mon organe mes organes.

Chercher la chansonnette uniquement... Une nécessité.

Marcher. Marcher. Ecrire comme on marche.

Peut-être. Tout ça oui peut-être.

ÇA A DÛ COMMENCER COMME ÇA OUI quand j'étais p'tit gniard. J'me faisais le soir des rêveries à plus dormir... des rêveries que j'étais en partance, voyageur adaptable et souple, au hasard dans les prés ou les sommets, glissant égal parmi les forces des choses.

Courant vers les p'tits pays le métal chaud l'tambour brûlant, j'étais terrible furieux, souple comme l'étalon rebondissant m'adaptant la tête comme du roc. Fallait qu'ça parte qu'ça invente qu'ça bricole...

L'autre jour encore c'était comme un paquebot... Je m'étais fait un trou dans la terre, j'avais planté mon mât, et le champ d'herbe tout autour je crois bien glissait le long d'ma coque.

Je voyais le soir à mes pieds l'herbe viser au violet, se creuser et s'enfler, la houle m'rafraîchir le front, et le ciel bleu par-d'ssus tout ça. J'étais dans ma coquille parti pour une heure ou pour toujours...

CE SOIR-LÀ, je voyageais avec les houles du caractère, face au hasard, rebondissant m'adaptant me heurtant m'laissant glisser parmi les floraisons déformées folles étranges de mon esprit...

Je m'isolais me cachais dans ma chambre, je regardais la flotte tomber sous la nuit... J'écrasais mon petit nez contre la vitre... Je me voyais, ailleurs petit pâtre, chercher sous la pluie, au-delà sous la flotte, la liberté des fous la liberté des braques et le pesant périple. Dans la brume dans la tempête, matière et or là-bas, dans l'orage et dans la nuit... Je partais, les pieds follets, mes petites chaussures toutes mouillées, ma veste devenue comme un navire, comme dix mille embarcations engagées contre brise ! Je me dissolvais, m'envolais... Dans la vallée les nuages, le sol, les ruisseaux s'étaient... Je survolais nos petits chiens, nos maisons, nos champs... Les cris de nos petits chiens crevant l'air...

Et la ville en dessous comme un désert, un beau cimetière nocturne... Le quadrillage humide des rues brillant sous la flotte... le bitume gras, la ville noire noire parsemée de guirlandes, d'étoiles jaunes rouges qui dans l'air dans la flotte clignotaient scintillaient faiblement tout en bas...

MENUS menus et dérisoires  
nos corps nos corps s'abîment  
leur vitesse est minuscule

La ville, la foule, en bas... Il est minuit. Je vois elle sort. Dégorge de la cathédrale immense, ciselée, la voûte, le ciel, les lignes tendues vers le ciel. Elle crie, elle hurle, s'agglutine, pousse un cri... monte un chant, crève le ciel, glacial.

Par-dessus la vieille ville, je cherche, je tâtonne dans la grouillance, fouille parmi tous ces développements d'assistance et j'aperçois mon nid tout en bas, sa fenêtre, la vitre, les bars tout autour, les amis aussi, à picoler, peut-être, en bas...

IL EST MINUIT. La lumière blanche de la nuit d'hiver pénètre à raz de terre. Je rentre au chaud. C'est comme ça que ça a commencé.

## 2 > Islande

### *Islande*

ALORS QUE J'ETAIS LA A TRAVAILLER DECRYPTER ressasser ma matière le soir, dans ma chambre, en fumant, je commençais à regarder par les fenêtres. Plus longuement. Plus loin... C'était signe. Qu'ça bouillait, démangeait. Qu'j'allais bientôt partir... Ça finissait par m'attirer énormément tout ce bleu et la ligne qui semblaient aller si loin.

Ces envies là en fait m'ont jamais mis au bonheur. Parce que c'est qu'on est lassé. Qu'on va mettre les voiles. Qu'on peut pas se tenir, jamais ! Alors on ne peut qu'avoir des amis bien mouvants aussi. Qui pratiquent l'instabilité avec l'insatisfaction. Qui fébrilisent du sentiment. Tout comme vous !... alors on court au trou moins seul.

Mon front faisait bouilliance...

Trois quatre ans que je n'étais plus qu'une brise, un passager à rythme de houle, une barcasse des horizons troubles. J'étais devenu, je le voulais, une vraie balle de voyage, un caméléon à civilisations un gitan un marin un juif. Et ça me tenait aux pattes comme un eczéma...

Oh ! ça a pas commencé avec les bouquins, les films. Non ! C'était ici sous le nombril, et ça a éclos, comme les fleurs après qu'la terre ait pris le dégel. Et pi là-bas plus loin j'allais courir vers un peu d'impression, un peu d'refroidissement à la colère qui m'tenait les tuyaux ici-bas.

Un an deux ans sept d'irascibilité ! D'adolescence furieuse ! De férocité de doute de batailles ! Et si jeune... La gueule cabossée déjà. Le burin avait travaillé ! La vie avait fait ses strates... Alors forcément, mûri comme ça, féroce, j'avais pris des idées...

Alors  
tout seul  
un soir...

le cul sur une selle de vélo, au milieu de cent millions d'hectares... au milieu des laves au milieu des bourinages du vent... j'me suis retrouvé en Islande, vain dieu !!...

Je l'avais là la nature bien furieuse et bien vive ! J'avais pourtant pas mal de crapahute dans les pattes, mais là c'était une voile qu'il aurait fallu pour marcher face au vent comme ça ! Un mur très peu élastique en fait ce vent ! Ça me faisait une belle tête, bien voyageuse, mais pour avancer c'était du Cap Horn ! Du très éreintant ! Debout sur les pédales, je reculais plutôt ! Même les macareux rentraient la tête, les arbres poussaient pas !

Première nuit alors... premier branle-bas ! J'étais pas très solide, j'avais pas encore l'habitude d'être sale, d'être pouilleux, d'être en navigation... Et la tempête fit mon éducation du couchant à l'aurore !

Elle est toujours comme ça là-haut : énorme méchante ! J'avais pas posé les fesses qu'elle m'attrapait, me soul'vait, m'balançait ! Elle m'engueulait, m'foutait des torgniolles ! Voulait m'noyer, me cogner ! Elle m'appuyait dessus, me coinçait, m'tamponnait !... Trempé, glissant comme une algue, mon couchage comme d'l'éponge, ma guitoune du torchon ! Me voilà au miyeu tout ça, mes affaires sous le bras, avec la lande toute verte toute propre toute mouillée toute sucée de nuages et de crème, de brume de flotte de fumée et de glaise... et moi là, lessivé... belle tête voyageuse, tu parles...

Illico refaire mon paquet et m'tailler vers Reykjavik... Il aurait fallu qu'j'arrête la bouilliance de mon ciboulot, que je me mette bête pour m'en sortir à l'instinct... Mais y s'était mis à l'ébullition et la tempé du moral explosait le manomètre !

Une angoisse !... A croire qu'le bonheur c'était fuyance... Pour contrer l'aventure, je m'étais mis dans du dur, une

maisonnette à l'abri. Tout le premier jour j'suis resté enfermé, à me branler pour la rassurance... Contre le mur extérieur, un tout petit geyser faisait pour ainsi dire la même chose : il crachait à intervalles réguliers ses petits jets de soufre et de vapeur. Ça sentait l'entraille. Une odeur de ventre dans ma piaule. J'aurais voulu dormir parce que c'est de l'oubli. Mais j'étais comme un bâton, tout droit, qu'a pas de sève, pas de vie, et plus de sommeil.

Je restais vraiment très très humain : j'me remettais pas. En quelques éclaircies seulement, je prenais un peu de la beauté et de la fraîcheur alentour.

Sortir ! Prendre la lande... avec les moutons qui sont là-bas plus nombreux et presque aussi taciturnes que les gens. Et je rentrais assez vite, poreux à cause du vent.

Mais j'étais seul, moi qui demandais à être solitaire, et y'avait là une nuance, une faille de cataclysme. Solitaire c'est de la tranquillité... mais seul, c'est du plus tout à fait vivant. On passe à la géologie, à la stratification. On devient pierre. On n'est pas plus regardé. Alors forcément, oublié comme ça, on ne sent plus que l'espèce de caillot là au centre, qui empêche tout le reste de circuler librement vers la chair...

Y fallait qu'je file. Tenter de laisser cette ombre que j'avais dans les pattes. Cette grasse suie et lourde qui me pesait.

Je m'achetai un billet de bus, un de bateau, et je m'embarquai pour les îles Vestmann dans un patelin tout rien que secoué par le vent. Les tôles des docks entre les maisons se tapaient des délires de timbales ! Aucun équilibriste ne se serait aventuré sur la jetée maigre et longue comme un fil tellement elle prenait de coup dans les côtes ! Un monstre d'océan la bourrait, l'avalait, la vomissait pleine de bave ! Notre embarcation s'écrasait, cognait contre les bouées ! Ça lui rentrait les tôles ! lui massait les cales pour ainsi dire ! Les cheminées reprenaient pas leur souffle !... Je vous jure, il fallait viser du pied pour prendre la passerelle. Les poser bien par terre pour prendre appel sur ce tremplin !

Encore une fois l'océan je l'avais voulu, eh ben il me loupait pas !... Vu la gueule du port déjà, la pleine mer promettait.

J'étais rien que tout petit moi, un flotteur là-dessus, ne cherchant plus le bonheur déjà, qui est au-d'ssus et nous dépasse. Mais je fonçais quand même, avec l'espoir qui est en nous comme la circulation. Même si s'enquille en soi peu à peu ce coin : qu'il bonheur n'a pas d'endroit, qu'il est peut-être pour tout ce qui n'a pas de cervelle. Alors ça n'est pas pour nous. Jamais... Et c'est peut-être la seule fois qu'on a raison.

Y'a aussi là-dedans sans doute un plaisir bien plus tordu, bien plus salement cochon passionnant, de savoir qu'on arrive jamais même si on va loin. Une sorte de sale jouissance romantique comme si le cœur ne travaillait bien qu'avec le chagrin.

J'en étais à courir. A chercher à sentir où est-ce que j'touchais au monde.

Pourtant là sur le bateau, j'peux dire, je l'ai senti mon intérieur ! J'ai tout rendu sur cette balançoire liquide, et la bouffe et la graisse qui font passer l'hiver et nous font tenir au confort... Avec un israélien venu lui aussi se répandre à l'autre bout du monde, rencontré bousculé aux toilettes, on faisait une belle palette de blancs blancs cassés. Après avoir inondé les cuvettes on s'est retrouvé bouches gargouilleuses sur le pont pour se finir dans un trop-plein d'odeurs infinies. On est devenu tout de suite bons copains... Lui il en avait déjà assez vu appris goûté : plein d'expérience, il est revenu sur la grande île en avion.

Moi je restais à Vestmann. Seul. Plusieurs jours. Seul. A me balader sur l'faîte des falaises. Les plages noires de cendre et la mer gorgée d'huître-bleu.

Au retour, le soir, je reprenais difficilement de la voix. Quand on est seul c'est toute la carafe qui retient tout. Alors faut savoir filtrer à la façon des moules... se faire une économie de l'événement... une prudence... c'est tout dans l'intérêt.

L'île, elle est bouffée au cœur par le volcan... un gros tas de granules jaunes. Un cône, un terril de pollen. Et des coulures de cendres noires, vertes et rouges si ferreuses. Il est costaud, balaise, bronchiteux comme une loco ! Il brûle du soufre et laboure aux mâchefers ! Il crache à la gargouille des vapeurs qui grésillent aux muqueuses.

Dans ses pentes, de petites coquilles d'eau fraîche, dangereuses comme des piranhas. Et au bout du chantier, des carcasses de maisons, et la mer qui touille dans sa bassine d'ombre bleue...

Je grimpais la pente de charbons, les cailloux roulaient, je penchais le buste pour que l'effort soit moteur. L'éboulis partait sous mes pas, ripait. Je me grisais avec les vitesses propres, les rythmes de progression. J'arrivais au sommet, je traversais la crête. Je sortais du versant sous le vent, et prenais maintenant les bourrasques en plein nez. Le vent iodé roulait en semi-basse continue, perpendiculaire à la crête. Les crachoirs sous pression, piccolos tarés, pipes de chaudière. Et puis le glouglou de peau d'timballe bouillie, de la mousse, du soufre en fusion, piqué çà et là.

C'est là, au rift, au point de travail, à la confrontation, que tout se fait. C'est la genèse de la matière que cette genèse des forces en leurs pires profondeurs rencontrées.

C'est pour nous sans doute pareil. Au foie que ça démarre. Au tréfonds. L'homme son rift ce doit être la foule, où il monte et redescend, se fond et s'extrait. L'homme son rift ce doit être quand il se tait. Seul. Et sent.

Je suis reparti.  
Ça ne braillait plus en moi.

ACHEVÉ LE VOYAGE, le drôle rythme...

Ai trouvé ce que je voulais, la pesante sensation qui m'a chargé l'aile...

Dans mon trou là au fond, avec mon profond, sur mon bidule. Bord de falaise. J'vois bien...

J'reviens du noyau... où c'est brut où c'est grossier.

Dans l'orage j'bouclais mon adolescence...

— A mon retour, lors de mon retour... tous les amis sur le chemin de mon retour... je retombai vite dans la sauce de la vie résidente. Le rythme de la grosse urbaine, qui se lancine lascif, qui tape dur aux jambes. Envolées bien nourries de bonshommes mais si larges que ça fait presque léger. Gouailles qui trinquent maraudent dans l'cratère, collectif.

J'cuvais un peu ce retour de voyage violent. En ville c'était saoulerie et fumerie encore. Le vin. La discut. Et pis moi j'étais mûr pareil. Sueur. Alcool le soir.

Dans les brindzingués surchauffés, les canis en bouilloire, le rythme qui s'adapte au degré d'chauffe. Et le vin qui suit la saoulerie du soleil. La fièvre. La fermentation du sel. —

J'avais éprouvé la jouissance du hasard aux lieux où le voyage m'avait mené, le bon vent qui m'avait fait danser sur quelque route... la destination isolée du hasard est incapable d'offrir au voyage sa pleine existence. Ce n'est point le chemin qui est joie et raison du voyage, mais le cheminement.

J'avais appris, avalé définitivement, ce que mon sens palpait depuis longtemps... que le voyage c'était d'abord une adaptation. Un style et une cadence. Une maîtrise travaillée des pas et des rythmes. Tout comme le danseur, au son et à la métrique, évolue.

3 >

## Summer / winter rhythm

*Beaujolais - falaise de Vergisson*

ON EST ARRIVE au pied d'une falaise, la nuit tombait déjà. On commençait à grimper, on s'engageait sur le sentier à travers les buissons, franchissant les grosses strates de pierre unes à unes... Je sentais très bien l'effort des muscles sur le sentier la rocaille... On soufflait un coup avant d'arriver au sommet. On posait les sacs, on regardait tout autour...

En haut, tout en haut c'est une garrigue. Une lande de pierre et de calcaire, de buissons et de buis. Dans le calcaire gris, des sarments secs léchaient la pierre comme des flammes. Le sommet, une terrasse de pierre descendant en gradins, en étages jusqu'au vide. La terre tout en bas, les calcaires, les vignobles rouges en dessous, les villages dorés, les pentes douces, ocres, coulaient du pied de notre falaise jusqu'au fond sur les nervures du relief, jusqu'en bas, tout en bas où les versants, les pentes se rejoignent en une grosse nervure collectrice.

On est tous en haut à la falaise... à jouer. On ne fait rien. On regarde, parle peu. On respire. A se remplir de l'air, le baume, de l'odeur.

On discute encore un peu, en-d'ssous la brume à cheval glisse filoché sous la dépression. Belle brouillasse blanche qui monte, descend, joue avec la pente...

Je les laisse un peu parler, je m'éloigne, je m'assois tout seul au bord de la falaise.

Au bout là au bord, tout au bord de ce plongeoir... les pieds pendant dans le vide...

sur le vide qui ramasse l'homme ce trou-là, sur son fil qui concentre l'animal...

J'ai un grand col. Je l'avaloché. Je reste que.

En d'ssous coteaux rouges difficiles à dire.

En d'ssous deux p'tits bonhommes. A l'échelle. Bien plus à l'échelle quand vus de loin, observés du d'ssus. Dans le même plan que tout le reste, pas plus importants. Si observés comme. Avec conscience-là.

Avec conscience-là... on se sait très fragile esquif, très joué par les forces infinies. Très volatile odeur, paille légère. Les astres nous tournent et ne sentent pas notre poids. J'veux dire... les bestioles, les archi-p'tites qu'étaient là d'puis avant nous, avec conscience-là elles nous valent bien. On flotte au milieu pareil... Parce que nous avec l'idée de l'éternel on vit... s' imagine pas assez crevés. Nous que l'on cherche. Nous que l'on porte. Gros poids de se mener avec notre indémerdable situation. On passe. C'est c'qui m'intrigue. On s'démène... pour se sentir. Sentir la petite pression au pariétal. L'inquiétude. Les saccades de vie... Tout juste où on va, ce qu'on devient nous... viande et un peu ! Papillons fleuves brises on est. Ephémères... Et pas possibilité aimables autrement...

Sur mon bout là j'vois bien. On passe disparaîtra. Oh, facile à deviner, prophétie de pochétron : y'a l'infini et rien d'éternité !

On est des taupes sûrement moins aveugles que les taupes mais passantes encore... Je dis comme si c'était les dernières bordées de notre civilisation... Nous, dans les creux, collines, où qu'on passe par-d'ssus, ruban coulant sur les bosses qu'on enjambe... avec notre petite besace qu'est montée au-d'ssus d'l'échine, ce petit baluchon rond qui peut nous faire nous regarder, et nos petits yeux tendus dans ce brouillard bleu, au d'ssus cette colline, creux, qu'on monte par d'ssus, où on s'utilise debout, gravissants, et sentant nos pattes nous avancer, tout petits... où l'on pèse, par terre. On s'croit plus importants durs à cuire qu'le singe le baobab ou le diplodocus. Mais l'homme il a pas d'équilibre, il s'tient avec l'effort. Il est le seul indispensable pour personne. Enlevez les oiseaux la terre claudiquera longtemps, enlevez les hommes tout ira librement.

L'effort... Notre truc c'est d'nous dépasser. Avec les vérités qu'on trouve, on s'trouve jamais assez grands. Les bêtes sont plus proches de leurs besoins... Nos constructions à nous vont au rien, au vide, au que dalle, me semble. Le dernier pas est sur l'abîme.

Comme tout homme chacun, nous cherchons à assouvir nos manies naturelles, les cherchant les trouvant et ne pouvant qu'aller les aggravant. Jusqu'à au fond sous notre petite lampe jaune, les figolant, les titillant, croyant dedans trouver la paix nécessaire au mourir. Mais descendant de cercle en cercle, ne trouvant finalement en bas que peine et peu.

Je vois passer des hommes dans l'allée tout en bas qui montent de face vers moi me dépassent et continuent... Tout un tas de monde. Qui vit pour parler grossièrement. Car c'est un trop gros travail ici de dire tous les menus détails de ces vies nébuleuses ensembles particules... De là-haut de mon point d'vue, je regarde, j'vois bien...

C'était clair. Echographié. Trop clair. Os nettoyés. Os plats blancs... De là-haut on est dépouillés. Compris, radiographiés, vous n'avez plus de corps, pesants nul part. N'appuyant plus, ne modelant plus.

Compris. Mon corps aussi. Diminué. Ramené. Sans plus de poids...

Oui, oui, c'est comme ça qu'je vous l'présente. L'œil de traviolle un peu sans doute. Qui a son parti. Qu'arrête pas de travioller. Qui a son parti du plus, plus haut ! Pas empêchable habitude. Percer ! Ajourer toutes les choses !... les prendre, les piger, tac ! au regard coup de patte !... à vitesse jugement de rapace ! Paf ! prises dans l'ombre saisies immobiles ! Coincées complet... Mais de là-haut on voit bien tout, et notre petitesse et notre taille réelle, et nos efforts, minuscules, bien grands qu'à notre échelle...

Je voyais passer des hommes dans l'allée qui montaient de face vers moi me dépassaient et continuaient... Tout un convoiage d'hommes. Tout un monde immense, en avant, fourni au bas tempo du sang!... une grouillance au fond sur les bancs, aux derniers étages d'eau. Poissons où y'a pas de lumière...

Je sortais de ma rêverie. Le soleil lui continuait sa chute dans la poussière, s'empêtrait, se dénouait, se reformait bleu et flamme... Il laissait sur le sol, dans le ciel, la lande, des traînées

d'ocre et de violet qui peu à peu viraient jusqu'au bleu, au noir de la nuit...

Il descendait, rougeoyait, tombait déjà, se ramassait en une boule veinée de sang, et les couleurs sur la pente, les ombres, et nos visages même, oranges, se détachaient et nichaient de petites zones d'ombres dans chacun de nos traits. Nos traits, nos plis, nos rides se contrastaient, s'aggravaient...

M, T, Y et moi on regardait encore la nuit tomber. Pour rien, pour rester...

Avec eux dans le trou-cul de la nuit tout autour épaisse, apaisante, dans le cercle-rond de la lum étroite, autour de nos cigarettes, resserrés... on disait des choses nues comme la paume, qui cherchaient, cherchaient à la base notre être...

Le ciel tirait sa grosse nappe étoilée, on était tout couverts d'ombre et d'étoiles, on s'allongeait, regardait, parlait peu...

On s'installait pour la nuit, on étendait nos vieux corps fatigués...

Dans la nuit... dans la profondeur... dans le trou douillet concentré... la nuit profondeur, la recherchée profond profondeur se posait sur nos formes au calme au fond...

Ça tournait au-dessus de nous tout doucement sur la voûte.

AU MATIN, l'aube, fraîche, trempée, vint se déposer sur nos corps... Les nuages floconneux pesaient sur la plaine... On se levait dans le jour, nos visages gonflés, boursoufflés. On trempait nos visages dans l'eau glacée. On se réveillait doucement.

La tête pleine et valseuse, nous redescendîmes de notre plongeoir, on ressortit de la nuit. La rosée sonnée le soleil. Les feuilles sonnées le soleil sur notre passage sèches se relevaient séchaient, les chardons fanés, l'herbe fouettée et fouettés nos visages dans la brise le matin...

Au matin on repartait.

## 6 >

# Les routes

### *Marseille - Calanques*

JE PARS... terre de pierre et de sécheresse... de falaise, de garrigue, d'à-pics maritimes...

Le vacarme s'élance, s'enfle, cris, grince, le bruit des fers s'en va sur la plaine...

Un pont, le Rhône, puis tout à l'heure le fil sale de la Saône...

La vibration, le grésillement, la fièvre du départ, des trains.

Le fardeau, la colère, le sac léger essentiel,  
les grosses chaussures, les habits de grosse toile,  
le pas souple et léger...

Marseille... le port cafouilleux et calme... les places, les terrasses au-dessus du port, pleines de lumière, d'odeurs... les arômes dangereux. Le sud, l'arabe et la mer... la ville maure, épicée, grouillante...

J'échouais à l'hôtel de Reims, établissement branlant à dix sous la nuit dans le quartier arabe.... Je payais et l'on me faisait descendre au fond d'un puit de cour close où se trouvaient des rangées de chambrettes en petits caïbotis comme des cabines

de bain au sol de béton rouge, une chambre jaunie, de tôle et de fibro-ciment, de la taille d'un lit. Un couloir au milieu en plein air sans le toit, une rigole ocre pisseuse pour la pluie. La chaise, la table, le lit défoncés. Une mosquée là-dedans au deuxième sous-sol, un réfectoire plus bas où ça sent la cuisine... des ouvriers du maghreb, des célibataires échoués, des pauvres, des gagnes-croûte immigrés... et quelques types louches, des voyous, des maquereaux... Ça gueule toute la nuit. J'suis pas très rassuré, mais peu à peu je m'accoutume, ça passe, et je m'endors finalement...

Au petit matin, je descendais au marché. La puanteur des fruits et légumes pissant jus et transpiration. Je m'installe au café des maraîchers. Ça pue l' légume pourri, la salade faite, le navet blet, la moule, l'escargot, la tomate mûre... et par-dessus ce cageot d'odeurs comme une odeur de pain, chaude, croustillante, traînant sur la p'tite place dans la fraîcheur piquante de l'aube... Je prends un petit café maure à la terrasse dans un petit verre fin émaillé et je regarde... le bordel des rues, le bordel des camions, des ordures... la grouillante des arabes, des blancs, des marins, des pauvres, des vieillards et des lépreux... chacun faisant son p'tit marché à sa manière... achetant, marchandant, récupérant, volant... Ça grouille, ça parlotte, discute, palabre à plus soif, entretient le brouhaha au milieu des cris, des hurlements des poireaux... la joie de palabrer, d'entretenir la convers, le volume, d's'en barbouiller plein les mots de cette langue de cigale !...

Quelques jeunes filles fraîches passent, jolies, levées tôt...

Les langues toutes gymnastes, agiles, accentuées... elles font un écho sec au mistral au soleil, ou bien c'est le paysage lui-même qui peu à peu a pris cet accent.

Un éboueur jovial ratisse, ses copains l'appellent *parpailot* — « *papillon* » en langue d'oc —, rapport à ses grandes oreilles... Deux clodos glanent du pain. On dirait Laurel et Hardy. Un Laurel maigre hagard, piquet ahuri, et l'autre, Hardy malicieux, manchot bedonnant, se tapant des crevettes à pleines dents qui grincent et dégoulinent entre ses mâchoires sur son ventre. Laurel l'ébahi aide Hardy le manchot, et Hardy la mancha semble penser pour l'ébahi. Merveilleux petit couple qui m'attendrit, cloches célestes, complémentaires, l'un parle et nourrit, l'autre pense...

Je laissais mon petit café devant cet énorme panoramique de nos petites vies, je quittai la ville musquée et m'enfonçai dans les Calanques. J'arrivai à pied au bord de la mer.

Enfin, les grands calcaires, la roche des chaleurs... les odeurs et la mer frappées de lumière... Les Calanques toute droites,

jetées, pénétrées par la mer... le rivage ciselé, la pierre blanche, travaillée, taillée, concrétionnée au diamant, au sel gemme, au ressac, baignant dans l'émeraude transparente...

Premier bivouac dans la roche percée !... Ventée, mais comme un rond de lune, le ciel étoilé dans le trou et la mer violette au-dessous...

Et puis je marche, criques, calcaires, calanques perdues, inaccessibles qu'à pied ou par la mer en bateau... Dans une toute petite, un bar, une maison un peu mexicaine, et la pierre blanche, toute blanche, cactus, poudre de calcaire, terre hallucinante de blancheur sous le soleil, le cagnard...

Je grimpe au-dessus des eaux, au-dessus des rochers, des falaises, bivouac, deuxième...

Un lit de genêts, froid dans la nuit, la roche claire sous la lune. Le sac léger. Les pieds sales. Le repas maigre, l'eau rare.

La lune comme un ballon derrière les crêtes, en face, qui vont mourir dans la mer, monte et glisse, ses feux blafards dans les combes tracent des bavures laiteuses, des estompes d'ombre qui les font ressortir. Je n'ai presque pas besoin de lumière pour écrire, mon papier ressort dans la nuit... La mer est noire, toute lisse, calme tout en bas.

Assis sur mon sac, j'écris à mes amis.

Je leur dis que je suis dans les Calanques. Qu'on est le dix-huit septembre. Qu'il fait froid. Qu'il y a du vent. Et qu'une petite marée monte au loin...

*« Ici bien sûr c'est beau.*

*Vous savez que j'aime quand le soleil me brûle la tête. Avec ce soleil, tu sais, je vais revenir aéré, peu loquace sur le plan du discours, peu fourni en réflexions, mais bête physique adaptable et souple. Je n'ai que la solution de m'activer toujours sous ce soleil inca qui craque la peau, qui croûte et qui tabasse.*

*Mon manque de vous en prend alors une tournure moins intellectuelle, ça devient comme un boyau qui me tord sous le nombril... »*

Ici, sur ma colline traversée par la bise, je suis bien... subtilement idiot, tout ouvert, tout recevant. Le calme enfin lourd de la bête...

Le soleil se couche, le monde s'en va, le soleil, les fureurs.  
les falaises, les eaux  
les couleurs viennent...

Et moi, seul, je reste, reste dans le froid  
muet, muet sur ma crête...

Le lendemain la pluie arrive, ça commence à maronner... le tonnerre roule... la foudre claque, éclate au loin, trouant, flashant les nuages... Alors je m'en vais, je pousse un peu plus loin... je me dissous, je m'efface...

DEUX  
**Aller,**

*Mais je ne veux aller nulle part... seulement la petite musique...*

1 >

### *Cabourg*

JE SUIS RESSORTI de la chambre, Mathilde, les puces dorment dans la nuit laineuse, la chambre calme à une légère étouffée. Je vais en bord de mer, ballade Marcel-Proust ! Ici on ne peut écrire, comme ça, à une terrasse d'un café, au bar de l'hôtel, en public, en toute impunité ; peut-être du passé, et tout ici est d'ancienne bourgeoisie et le connaît bien, saisit-on plus vite ce que vous faites ainsi assis, attablé, un carnet sur vos genoux. Je suis ressorti de la chambre 206, et j'ai marché un peu sur le bord de mer. Très peu d'émotion, d'aucunes en tout cas qui me prenaient, adolescent, encore voici cinq-six ans, de très larges et prégnantes sensations. Aucune. L'âge peut-être... et pourtant le front de mer, d'un seul tenant, large, des deux points cardinaux, infini. Le bleu d'acier de la mer, ce soir, après la pluie, comme mouillée, se resserrait peu à peu, la température de la lumière comme dans un poing, métallique, sous la pluie, la mer de plus en plus de ce bleu d'acier. Resserré. Selon les courants, liquide, plus épaisse. Mais l'âge peut-être, plus froid, moins pénétré des éléments extérieurs, la brise, le front de mer, les vagues, le rythme, les vagues retournées encore une fois... peut-être, peut-être, plus jouissant en soi, ou lassé, terrifierait ce serait d'avoir perdu la

joie, jouissant plus en soi, en soi trouvant, écoutant, trouvant à écouter peut-être. Constaté ça. Trouvant ça peut-être, décrivant, trouvant, puisant, constatant ça peut-être.

JE RENTRAIS À L'AUBE, tout le monde dormait encore, Mathilde et mes enfants dans leurs lits.

CET HOTEL c'est tout l'art et la manière dix-neuf cent, des restes encore prononcés de ces anciens codages sociaux, pleins de tenue et de réserve, de retenue et de pudeur. Les lieux, les meubles, les tentures, les garçons, les maîtres d'hôtel, et devant au pied, tout juste au pied, la mer, très blanche, très large, la plage très jaune, grande écharpe liserée d'écume, la lumière, tout rappelle à l'écriture de Proust, le vent qui siffle sous les portes, chasse de chambres en chambres, glisse dans les couloirs larges comme des ponts moquettés de rouge, tout rappelle... Balbec-plage !

Le soir, la salle à manger de l'hôtel. La mer. La baie vitrée. Des reflets argentés sur les nappes, sur les cloches des plats. La glace pilée des plateaux de crustacés sur l'aluminium givré. Les gens là, les familles, les différences entre eux, de table en table. Un monde à chaque table. Colonies sur leur rocher. Bancs de poissons verts et jaunes grignotant dans la lumière d'une piscine. Le soleil trouble sous le plafond bleui. La mer nous regarde jouant derrière la vitre.

Le vent de terre traverse tout, l'hôtel... L'odeur du sel, la petite place. Pelouse ronde. Maisons de poupées à colombages sagement posées debout autour de la petite place ronde.

Mon bureau face à la fenêtre. Les rideaux de tulle montant, descendant dans le vent.

La lumière ici est toujours blanche, même foncée, acier, le soir tard au coucher, elle paraît éblouir encore et mieux conduite peut-être par l'air fluide, aérien, finement tamisée par le soleil, ou la pluie.

JE NE SUIS plus du tout un poète.

Je suis conscient tout à fait de ce que je fais, avec l'âge...

je suis tout à fait froid, j'ai tout connu,

et la vie, et le froid,

et le cagniard brûlant,

et je reste là sur ma bite d'amarrage,

je suis écœuré de la cigarette, et du café, et de la

clope, et de l'alcool...

Des filles dansent sur le quai, une petite fête devant moi dans une tente éclairée sur le quai.

Les jeunes filles que je regarde. Combien dès qu'on est avec elles il y a toujours un enjeu. Leurs formes, leurs attraits, la façon de les regarder d'un regard appuyé. Les différences entre l'excitation et la séduction.

Assis sur la jetée. Pieds croisés. Ma bière.

M et Y dansent ensemble.

La lumière descend du quai, se coule sur la plage, rase le sable, aggrave chaque grain, flotte, nage sur la mer.

La lueur de la tente comme un lampion de papier huilé.

Les gouttes de pluie roulant sur la toile.

Je rentre. Je finis ma bière. L'hôtel silencieux. Le vent dans les couloirs, le luxe, les rideaux lourds. Mes pieds nus sur la moquette épaisse.

JE M'EN VAIS, JE LAISSE sur le bureau blanc plaqué de verre, une tasse, un cendrier, une boîte d'allumettes.

Je suis dans le train et j'écoute Nick Cave

et la clope laxative écœurante du matin

et le hurlement du train entre les wagons

et les champs de colza et les champs verts et mon

petit carnet bleu

et les petites voitures qui courent derrière le train.

## 6 >

### *Normandie...*

LE GRAND CIEL sur la Normandie. Il file vous voyez comme quand on filme, qu'on accélère, une grosse plaque bleue avec les nuages collés sous la vitre qui filent au plafond vous voyez il va tout droit vers la mer vous voyez vraiment tout droit et au fond là-bas ça se confond avec l'écume (la mer les courants d'algues et d'huile l'immense baquet poissonneux) vraiment vous voyez là j'pose ma guitoune sur le bout de pelouse au bord de la craie blanche et tout et le ciel et la nuit qui tombe et ma lampe dans la tente jaune, qui fait pub, qui est chaude, on boit, on boit et le ciel au-dessus et on rote et je pisse dans le vide et on entend la mer tout en bas et on s'écrase et on ronfle et on roupille, oh, fini, tout fini là, et le silence, le silence, le silence...

Oh, comme je sens et je ne sais plus comme je sens. Cette nuit sur la falaise — et la mer qui fouille tout en bas (et T qui transporte son couchage), comme tant d'autres nuits où je me voyais, petit, pensant, commençant, où mon père sûrement je crois, me disait d'aller au lit et qu'avant d'aller au lit je me glissais derrière la lourde tenture verte des rideaux (devant le rebord en bois de la fenêtre), et par la fenêtre embuée regardais la lune et les étoiles leur halot au-dessus du gros pin flotter dans la nuit froide, d'hiver, oh, combien froide, glacée et qu'à travers

moi, mon petit pyjama de toile je la sentais passer, filtrer à travers les carreaux sur ma peau et que j'aimais ça !  
Oh, comme je sens,  
aujourd'hui je ne suis rien,  
je sens - je suis les jours passer,  
obliques et retords,  
pareils monotones,  
je contemple ma vie  
et rien ne bouge,  
je contemple ma vie,  
rien ne sort,  
envie de partir,  
d'aventure,  
besoins  
- me viennent.

Aujourd'hui je ne sens rien ou je sens déjà, et mes amis dorment, ronflent dans la tente derrière, et la bouteille de whisky vide par terre dans l'herbe mouillée, et je ne sais pas trop ce que je fais là et j'écris et peut-être ce n'est pas vrai tout ça. J'étais assis là dans l'herbe, les grosses touffes d'herbe qui ployaient jusqu'au sol dans la rosée, et au matin on repartait, un pas de plus, un jour de plus et ciao !...

A MIDI dans la maison le soleil par la vitre fatigué je me lave torse nu

Le bol le rasoir le soleil sur la vieille acrylique blanche craquelée du rebord en bois de la fenêtre — peinture écaillée brillante, vieille banquette blanche craquelée —

Je suis bien là à moitié nu dans le froid, mais depuis plusieurs jours je me raccroche à l'écritoire comme la dernière, la seule aventure possible aujourd'hui dans mes jours atones. Je m'ennuie, je deviens gris, rien ne se passe et dans ce rien, rien ne passe. Je trimballe avec moi cette dernière aventure, avec moi partout, mais j'en espère d'autres mais ces jours-là atones, me scient...

*Besoin d'aventure*, besoin de partir, de briser le rythme et ciao !... Parfois plus tard, englué tout à fait, comme un oiseau migratoire immobilisé malgré lui...

je continuerais à décrire nos vies. Un artisanat de nos mœurs et visions, de nos manières et façons. Toujours. Occupation, constante, de maçon. De sorte que je continuerais à prendre, et à piocher, et en moi et en d'autres, afin de nous lire comme le firent en d'autres termes Montaigne et Proust, et à ceci ajouté parfois, surexposé, injecté une fulgurance —

Bacon, Kerouac — un rythme nomade d'une route, d'une trajectoire déroulée à 200 à l'heure *en pleine vision*.

Oh, tout au bout tout au bout de l'Europe

le vieil homme du continent, la vieille histoire, la vieille civilisation ! *Conquistador*, Huns ! Au bout sur la presqu'île de granit et de tourbe rouge ! Finistère, Scots ! La vieille Amérique chancelante, branlante, poussières rouges brûlantes de l'Ouest, neiges d'Hokkaido, Sapporo, matin des archipels, aborigènes, landes asiates, rocher rouge d'Ararat...

Et je franchirai la frontière dans la nuit épaisse complète le champ vert sombre velours de luzerne plein de boue glacée d'ombre. Et tout au bout de la nuit je devinerai dans la nuit noire de la vieille Europe le petit village écrasé dans l'encre et le clocher noir devant la nuit.

Y parlerait à voix basse « je crois qu'on arrive » - « oui »

et qu'on arrive, j'entends : aller au jour le jour... le mouvement qu'est notre unique fonction et remplit tout, avancer comme ça ; c'est-à-dire aller, flotter, ce que nous foutons dans l'espace et dans le temps ; comment qu'on va, dans un long souffle imposant continu et ininterrompu à perdre haleine un roulis déroulé roulant comme les petits graviers des longs bâtons de pluie, sans cesse, sans fin, baissant la tête dressant les fesses et hop culbutant, roulant encore. Me fait l'image pas très rond d'un cailloux cahotant.

ET JE DISAIS À M « je crois qu'on a de la chance...

Et je disais à M « je crois que je viens de comprendre la vieille Europe, M, je la parle pas comme toi mais je viens de la sentir là, la saisir dans son âge respectable, antique, celtique, posée-agrippée sur sa vieille souche comme l'indien là-bas, le même que le vieux Scot ou le paysan devant son grenier à blé, mais maintenant dans la vitesse c'est une griserie nouvelle, envolée lyrique

« Vois-tu j'ai compris comment ma conscience collait au rythme de toute chose

et la façon qui m'amenait à puiser dans la vie, trouble et inquiète, vélocité et extraordinairement vivace, et musicale en quelque sorte... En tout cas *sauvage*

Ce qui m'amenait à la décrire tous les jours, ce qu'il y avait  *finalement*  dedans.

Enfonce-toi, enfonce-toi dans ce bouquin. — »

M me regardait, son bol de café brûlant devant la figure, une cuisse par-dessus l'accoudoir. Et on se levait difficilement, la gueule enfarinée, la bouche pâteuse, l'œil terne, les brumes de

la discussion se levant et poursuivant lentement la fièvre de la veille.

Et on repartait ruban de douleur et d'histoire roulant sous les roues, ruban d'Europe, déroulant sur les routes infinies, porteuses de, de mille milliards d'espoir et d'excitations et de bien d'autres choses encore qui nous feront avancer et courir et sûrement encore jusqu'à la nuit, la nuit des temps...

VOILÀ MAINTENANT QUE J'AI RATRAPÉ LE TEMPS que j'écris au jour le jour que je vois ce qui se passe et le tape dans l'instant, presque déroulée, infiniment vivante... le mouvement... l'OCÉAN AU CREPUSCULE les vagues la neige l'écume.

Ma guitoune au bord de la mer, l'écume gelée, soufflée comme de la mousse de liquide vaisselle, Y est allé se perdre là-bas sur la dune, petite pointe d'épingle grise, floue, usée comme un vieux cliché photographique. Les bancs de brume engoutissent parfois sa silhouette.

Je le regarde, je fais bouillir le café, le récipient d'aluminium tout gras, des restes des pâtes d'hier, la première clope avec lui, accroupis, les mains serrées autour du quart chaud, la mer, le sable humide gelé, le vent tirant les flots et éclaboussant la plage... A droite, nos traces de pas de la veille sur la plage zigzaguant un peu.

Il est tard maintenant, il faut partir... le ciel est BLEU, la mer d'acier liquide... et je regarde encore Y, la mer, la plage courbe de la plage... et l'horizon de nuages se lève. Y regarde et trempe ses pieds dans le sable mouillé humide. Il est dix heures. Nous sommes vivants et trempés d'écume !

# TROIS **VISIONS**

# 1 >

En cette nuit de départ donc, triste et douloureuse...

JE SORTAIS D'UN BAR QUELCONQUE (le *bar du couvent* pourquoi ce nom), je traversais la rue et entrais dans mon allée fleurie, des musiques descendaient des petits immeubles, des bruits de voix, les passants discutaient, les voisins sirotaient dehors le martini du soir, on se saluait. J'avais maintenant choppé l'*Aficiòn* pour mon quartier — la tête embrouillée dans des histoires d'amour complexes.

J'avais beaucoup bu la veille. Je m'étais arrêté au matin dans un petit café du marché, j'avais bu un grand crème, avais écrit, regardé les gens, les vélos, les éboueurs, les amoureux qui passaient. Il faisait chaud. Le guéridon de bar bouillait déjà.

J'étais rentré me coucher, avais dormi comme une masse en plein après-midi et maintenant laissais le temps me couler dessus assis confortablement dans ma cour fleurie la tête vide de questions. J'avais sorti un fauteuil dehors devant ma porte. J'écrivais. J'avais pris un bain. Ma femme m'avait appelé. J'avais vu de jolies femmes hier. J'avais appelé mes amis. La vie était douce. J'allais embrasser mes enfants ce soir, j'allais ensuite repartir pour la nuit. Je nageais, je flottais dans un espèce de calme irréel. Détaché, serein.

Je passais la journée ainsi à dormir, lire, écrire et fumer. Je me reposais.

Mais bien vite les pensées et les questions revinrent galoper.

## 6 >

J'AI VU PARIS, le bulbe d'ardoise de l'immeuble bourgeois brillant comme une boule d'acier humide sous le soleil, les acacias verts, MONTPARNASSE — cimetière calme, terrasses sous les feuilles d'automne. J'ai une journée formidable devant moi de douleur et d'ivresse, d'angoisse et de joie, quelque chose arrive devant, je le vois, je suis épuisé, vide et plein d'or, une source de lumière, je la vois, elle est là, elle bouillonne, je vais pouvoir l'offrir — INCROYABLE.

Une pêche incroyable quand je redescend l'avenue du Maine, puis le boulevard Raspail dire bonjour à Balzac et au petit café qui fait l'angle — Rotonde bourgeoise

J'AI VU Paris au matin de Noël, murs et pans gris, bulbes noirs sur la colline de Mouffetard. A la gare avant le énième départ, une grande tasse de café filtre, aqueux et âcre comme dans les cafétérias des Etats-Unis...

J'AI VU Paris à l'aube, glissant en courant sur la pente de Mouffetard. Dégringolant de sa maison vers la mienne, d'une cabane à l'autre. Éruptant de la nuit d'amour et de fête. Et puis, à la gare, les indiens lavant les carreaux du train à grande eau. Tout est nouveau, excitant, doux. Tout est « à découvrir ». J'AI VU SON TRAIN filant sur la surface, pompant à toute vapeur

plein Est, trait fonçant, rayant l'espace ; et le mien tirant, crachant, *percutant* l'espace — plein Sud.

J'AI VU bateau pirate, Paris, quais de Seine, barque chinoise, grand'putain de Canton, le bateau qui *grince*, la *GITE*. Assis sur les tinettes, tout au fond des cales de bois, j'entends le bateau vivant qui pars...

ET TOUT D'UN COUP quelque chose s'est ouvert en moi, et s'en échappe comme des ballons dans l'air. Et c'est un grand cri de silence et de joie.

J'AI VU la lumière soudain déchirer le front noir de l'orage et déchirer le ciel.

J'AI VU.

# 10 >

## *Bivouac... falaise de Vergisson*

LE BIVOUAC, ENFIN...

Je suis dehors, au bord du vide, et entre mes pieds le village se couche doucement au milieu des vignes. Le vent se lève, le froid vient, la nuit avance et le ciel est immense. Je suis donc seul, dehors, et je vais dormir comme une bête sous le ciel et les étoiles.

Que d'agitation ces jours derniers !

Ici je me retrouve.

Je travaille à même l'herbe. Tout est silence autour. Le moindre bruit est amplifié : mes feuilles de carnet, le crépitement de la flamme de la bougie... celui de ma cigarette... Mon bureau ce soir est une pierre dans les buis, une bougie posée dessus. Tout seul, dehors dans la nuit, je n'ai aucune peur. Je suis chez moi. Ça me coule dans les veines.

J'ai dansé tout à l'heure, pieds nus sur le socle de pierre. Sur mon bureau de calcaire, Kerouac et Alexandra D.-Néel m'accompagnent... Les chauves-souris m'effleurent de leur vol accidenté.

Tiens, le village vient d'allumer ses petites lumières... il est 200 mètres plus bas dans les coteaux et la terre rouge. Moi j'ai le cul sur un gradin de calcaire et dessous c'est 80 mètres

de vent et de vide. Ça sent la terre et le buis. Les grenouilles croassent...

La nuit tombe.

Les chiens aboient.

Il devient impossible d'écrire. Je vais rejoindre ma couche de buis et d'étoiles, et la nuit comme toutes les nuits va envelopper cette face du monde d'ombre et de repos féconds.

Au-dessus de ma tête c'est le ciel noir et l'immense espace...

18 >

je vais sortir je suis comme en voyage  
voyage dans ce Paris que j'habite pourtant...

je vais sortir oui je crois je vais sortir je vais sortir m'en sortir  
oui je suis comme en voyage dans ce Paris que j'habite pourtant  
et qui m'agrippe, seul travaillant écrivant aux cafés marchant  
pensant calme... m'inscrivant en lui et écrivant marchant  
marchant marchant

la ville bourdonne et rien ne s'arrête jamais vraiment. à 4-5 h  
du mat seulement cela s'apaise un peu mais c'est déjà la fureur  
de 8 h qui couve. je marche des heures

dans le silence de 5 h saoul dans Paname la nuit on entend les  
ruisseaux gronder dans les soupiroux les pauvres dorment à  
chaque bouche le ventre de la ville les chauffe les entrailles  
murmurent encore toute la nuit des déchets de vies torrentielles

J'AI VU tous ces millions de vies. tous quêtant leur bonheur  
et j'écoute Nick C. et le train file et le train roule et le train  
tourne.

C'EST.

MERCI.

**fin**

*Paris, 1993 - 2003*

© Frédéric Griot  
site : <http://fgriot.free.fr/>